

Texte paru dans

J. DEPIREUX, A. MANÇO, *Formation d'adultes et interculturalité. Innovations en pays francophones*, Paris, L'Harmattan, coll. « Compétences interculturelles », 2008, 158 p.

**Les interventions interculturelles centrées sur l'histoire :
enjeux pour la formation**

Michèle Vatz Laaroussi

1. Introduction

L'intervention en contexte interculturel est à l'ordre du jour dans les sociétés occidentales qui vivent de plus en plus des situations de diversité culturelle, ethnique et religieuse. L'approche interculturelle développée par plusieurs auteurs comme Cohen-Émerique, M. et Legault, G. (2000) est maintenant une approche enseignée dans les diverses formations en service social. On y a beaucoup insisté sur les aspects culturels de la situation d'intervention sociale en exhortant l'intervenant à se décentrer de sa propre réalité culturelle pour mieux se laisser imprégner par celle de l'autre. Mais ce contexte de diversité et les interventions qui s'y développent mettent aussi de l'avant l'histoire des personnes, des familles et des groupes immigrants et réfugiés comme une dimension de l'intervention. Au travers de ces approches, c'est ainsi comme si on redécouvrait l'épaisseur historique du social comme une dimension de l'intervention professionnelle.

C'est sur la place de l'histoire dans les interventions familiales, de groupe et communautaires en situation interculturelle que repose ce texte. Illustrant notre propos par un inventaire de ces pratiques et de leur intérêt en travail social, nous proposerons ensuite une réflexion sur les enjeux que suscite cette réintroduction de l'histoire dans les formations en travail social. Pour cela nous nous appuyerons sur de nombreuses entrevues avec des familles immigrantes et des intervenants menées dans le cadre de nos recherches [10, 12, 13, 14, 17], sur des forums de diffusion de ces recherches ainsi que sur notre expérience de formation d'étudiants en travail social. Nous référerons aussi à un de nos articles [8] paru dans la revue *Intervention* de l'Ordre Professionnel des Travailleurs Sociaux du Québec, portant sur les interventions visant la résilience et l'empowerment avec des familles immigrantes.

2. Interactionnisme, postmodernisme et histoire en intervention

Situons d'abord cette résurgence de l'histoire en travail social. Si les fondements du *case work* avec Rogers insistaient sur l'importance de l'histoire des personnes comme espace d'ancrage de leur développement personnel favorisé par une relation d'aide non directive, cette dimension s'est peu à peu diluée dans le paradigme fonctionnaliste qui a envahi et reconfiguré le champ du travail social dans les années 80. Cette dilution a même atteint un point de non-retour dans le triomphe de l'ici et maintenant, comme cadre de l'intervention courte, immédiate, centrée sur le problème, efficace et rentable de la fin des années 90. Par contre dans le même temps et presque insidieusement, l'histoire fait un retour discret dans la perspective

interactionniste qui émerge aussi dans les années 80, avec l'approche systémique, les approches milieu, réseau ou encore le modèle écologique. En effet, ce paradigme s'intéresse aux liens, aux interactions, aux trajectoires et ainsi aux histoires des acteurs et de leurs réseaux. On n'est plus ni dans l'histoire anamnèse, ni dans l'interprétation psychanalytique de l'histoire individuelle. On se situe ici dans la perspective des récits de vie, des romans familiaux où l'histoire singulière fait de l'individu un acteur du social tout autant qu'un bâtisseur de l'Histoire collective. On peut dès lors imaginer qu'on est passé d'une représentation positiviste de l'histoire individuelle et collective à une perspective constructiviste et relativiste, situant dès lors l'intervention sociale avec l'histoire et ses récits singuliers dans une perspective postmoderne [7] qui s'oppose et succède au modernisme des grands récits. Le travail social en situation interculturelle est un révélateur particulièrement intéressant de cette nouvelle perspective qui permet de passer des histoires singulières à l'Histoire [13].

En effet, ces interventions et la manière dont on y comprend la personne immigrante dans sa mobilité géographique tout autant que dans son épaisseur historique sont une façon de relier le collectif et l'individuel, le singulier et le pluriel, l'espace et le temps, l'identité et la culture, l'individu et la société dans de nouveaux espaces de médiation. Il s'agit de créer par ces interventions des espaces alternatifs qui redonnent une possibilité de positionnement comme sujet social et historique aux nouveaux nomades de la mondialisation, les immigrants et les réfugiés et un nouveau positionnement professionnel aux intervenants sociaux comme accompagnateurs, témoins et tisserands de l'Histoire.

3. Les modèles d'intervention avec l'histoire

3.1 Les histoires familiales

Pourquoi ?

De nombreuses recherches ont montré l'importance de l'histoire chez les familles immigrantes [4, 14, 16]. Ainsi l'histoire familiale est une valeur fondamentale qu'on veut transmettre aux enfants. La mémoire familiale porte cette histoire qui est ponctuée de nombreux événements vécus au pays d'origine mais aussi durant le parcours migratoire et également au pays d'accueil. Cette histoire peut faire référence à un climat culturel, à des relations, à des savoirs ou encore à des origines qui spécifient les identités individuelles, familiales et collectives. Ainsi, les immigrants sont fiers de leur histoire et il s'agit là d'une force sur laquelle le travail social pourra souvent s'appuyer. Ainsi le capital historique de ces familles est porteur des stratégies développées face à l'adversité mais aussi d'espaces différents et lointains ce qui construit des récits complexes composés de virages, de personnages importants, de modèles familiaux, etc. De même face à des événements vécus ensemble, chacun des membres de la famille aura une lecture spécifique qui ouvre finalement sur des histoires « recomposées ». Ces histoires singulières

constituent le socle de l'identité familiale des immigrants. Cette perspective s'oppose dès lors à deux prémisses de plusieurs interventions en travail social. Le premier serait que l'histoire de ces familles est composée uniquement de souffrances et de difficultés et qu'elles risquent de décompenser en reparlant des traumatismes qu'elles ont vécus. Le second pose l'hypothèse d'une incompétence de ces familles à se raconter. Sur ces deux postulats, on construit des interventions qui nient ou annihilent l'histoire des familles immigrantes et réfugiées dans l'intervention. Au contraire les interventions qui visent à mettre de l'avant ces histoires et qui reposent sur le postulat de leur potentiel accompagnent et renforcent ces familles dans leur insertion. En percevant qu'on les autorise à dérouler leur histoire en société d'accueil et en sentant que l'intervenant en a la curiosité, elles peuvent alors partager ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont et ce qu'elles aimeraient être. S'abstenir ou s'interdire de les laisser se raconter revient à leur confisquer leur histoire. Elles cumulent déjà des pertes multiples : les statuts socioprofessionnels, les réseaux relationnels et les biens matériels. L'histoire reste alors la seule chose qu'on ne devrait jamais leur enlever, celle-là même que l'intervention doit leur permettre de se réapproprier.

Comment ?

Des interventions sociales visant à accompagner les familles immigrantes dans la « recomposition » de leur histoire peuvent ainsi être mises en œuvre [17]. Le domicile des familles est le lieu idéal où l'on peut rebondir sur tout ce qui marque la mémoire familiale : photos, lettres, objets symboliques (livres, bijoux, etc.). En instaurant des visites régulières de suivi, en accompagnant ces familles d'abord dans leur besoin immédiat et prioritaire pour elles, l'intervenant osera à un moment opportun les inviter à partager leur histoire. Elles raconteront alors avec plaisir leur histoire telle qu'elles la perçoivent aujourd'hui. Il est possible aussi d'utiliser des médiums variés pour amorcer des conversations sur l'histoire familiale et dans de nombreuses familles, certains ont des talents de narrateurs expérimentés. On peut finalement marquer leur récit de vie en enregistrant les familles, en proposant d'écrire des tranches de leur histoire, ou bien en composant avec les enfants et les parents un génogramme. L'intervenant devient alors un spectateur-témoin de ces vies et il marque à son tour et d'une certaine façon la mémoire de ces familles. Certains intervenants, à la demande des familles, se sont même fait prendre en photo avec toute la famille pour clore leurs interventions.

3.2 L'histoire en groupe

Pourquoi ?

Laisser les immigrants se raconter, c'est certes constater combien ils sont auteurs de leur vie mais c'est aussi leur permettre un espace politique où ils peuvent se positionner et aller à l'encontre des discours dominants, réducteurs et généralisants qui sont portés sur les pays d'origine. Cet Irakien déclare dans ce sens :

« C'est vrai que j'ai vécu des situations difficiles mais c'est des situations politiques que moi je n'ai aucun pouvoir pour les changer. Il y avait un complot contre l'Irak venu de l'extérieur. Et je dois parler de ma situation pour que les gens le sachent. Je suis dans un pays démocratique. Je ne veux pas de la pitié mais une considération de ce que j'ai vécu et c'est important de parler de ma situation que ce soit à l'Organisme X ou ailleurs. Au niveau de l'organisme Y après les derniers événements, ils ont initié une rencontre pour parler des musulmans en région. J'ai participé et j'ai donné mon point de vue et il y a d'autres familles irakiennes d'origine kurdes qui n'ont pas voulu parler de leur situation, c'est leur choix, moi j'ai donné mon point de vue et l'appréciation que j'avais des problèmes engendrés suite aux événements » [14].

Pour les familles réfugiées des guerres, personnes en quête de sens et de reconnaissance, victimes ou témoins d'actes barbares, le besoin de réintroduire de la continuité et du sens dans ce qu'elles ont vécu est une urgence. Durant leur trajectoire, les pertes humaines se sont accumulées et une fois en sécurité au pays d'accueil, tout peut sembler absurde et incompréhensible. Ce jeune homme partage la peur et la confusion dans laquelle on peut vivre face à des horreurs qui s'accumulent :

« Ils ont d'abord tué mon père, ensuite mon frère. J'étais dans le XXX (mouvement politique). Un soir, des soldats du gouvernement nous ont surpris. Ils ont attrapé quelques personnes. J'ai réussi à m'enfuir vers Djibouti » [14].

Après avoir vécu ce genre d'événements qui met sérieusement à l'épreuve la capacité de résilience des êtres humains, on peut se questionner sur le sens de ces violences. Un réfugié, seul, supporte la lourdeur de ce passé, mais s'il choisit de donner une dimension nouvelle à son histoire, il peut en témoigner devant un groupe composé de réfugiés également.

Comment ?

C'est là que l'intervention de groupe avec l'histoire prend toute son envergure. Témoigner pour se libérer des souvenirs, à tout le moins pour les partager avec d'autres, est un aspect fondamental pour beaucoup de réfugiés qui veulent continuer à vivre. L'intervenant peut devenir la *passerelle* qui permettra de rassembler des réfugiés de même ou de différentes ethnies souhaitant parler de leur vécu et mettre en place un groupe qui se réunira régulièrement. Le poids, la solidarité expérientielle et la force du groupe sont très importants pour aider chacun à exprimer ses émotions, ses ressentiments, ses illusions, son patriotisme malgré tout. Le groupe agit alors comme vecteur des récits et comme contenant en autorisant un espace d'expression pour chacun, mais il permet surtout de dépasser le niveau émotionnel pour remonter vers des déterminants déclencheurs des conflits et des exils. Ainsi, par le témoignage des uns et des autres, un processus de reconstruction, nouvelle « recomposition » de l'histoire par la narration collective est réalisable en groupe. On retrouve le même processus dans les ateliers interculturels mis en œuvre par Guilbert, L. (2006, 2007) comme espaces de médiation. Il s'agit cette fois de groupes interculturels réunissant des réfugiés, des immigrants et des personnes du pays d'accueil dont des intervenants. Certains rituels du groupe et les « dits de vie » (mini-récits souvent

symboliques) permettent aux membres du groupe d'accéder à leur historicité singulière tout en en créant une nouvelle, métissée et en projet. Dans ces différents groupes, l'intervenant a une place d'animateur, mais aussi de catalyseur. Avec les réfugiés des guerres, dans des groupes de récits socio-biographiques [17], son objectif de travail sera de tenter de mettre de l'avant les déterminants socio-politiques des conflits pour faire ressortir ceux qui sont communs aux situations vécues (régime politique totalitaire, intérêts économiques, etc.). Dans les groupes interculturels, il s'agira de créer les liens de médiation qui permettent aux histoires de se raconter et de s'écouter. En instaurant une fréquence de rencontre et un climat de confiance, l'intervenant devient le réceptacle de ces tranches de vie qui parce qu'elles sont partagées en groupe prennent une orientation plus constructive et positive et reprennent du sens pour leurs acteurs.

Les « victimes » des guerres peuvent alors redevenir des acteurs de leur vie et se décentrer comme uniques porteurs de souffrance inextricable. De même les immigrants des groupes interculturels peuvent reprendre la maîtrise de leur trajectoire d'exil, contrôle dont ils se sentent souvent dépossédés dans les méandres socio-économiques de la société d'accueil. L'intervenant devient alors un témoin certes « impuissant » mais uniquement par rapport aux événements passés. Il est possible d'agir sur les perceptions de ces événements en conscientisant et différenciant les responsabilités dans les trajectoires d'exil et de migration (celles qui sont gouvernementales et celles qui sont familiales et individuelles). Pour faire cette animation, il est, bien entendu, conseillé d'avoir des connaissances générales (historiques, politiques, économiques, etc.) sur les pays de provenance de ces réfugiés et immigrants. Il est tout à fait possible de faire intervenir des médias (coupures de journaux, photos, objets, etc.) et de mobiliser les énergies dans un sens productif comme pour la rédaction de séquence de vie ou la recherche d'objets significatifs par exemple. On peut également terminer le groupe avec une production collective finale, qu'elle soit écrite, graphique ou verbale. De tels groupes, déjà expérimentés au Québec, en Angleterre et dans les pays scandinaves, commencent à se mettre en œuvre dans des foyers pour demandeurs d'asile en Europe et permettent ainsi d'aider ces réfugiés à se reconstruire une histoire subjective au sein des événements objectifs qui les ont conduits là et qu'ils racontent par ailleurs aux instances administratives chargées des décisions les concernant. À côté de l'histoire des preuves, ils arrivent ainsi, par le partage, la confrontation et la contextualisation de leur parcours de vie, à se retrouver sujets historiques.

Ainsi la recomposition de l'histoire par la narration collective [13] donne avant tout du pouvoir au narrateur :

« ...pouvoir de dire quand, où, comment, de sauter des épisodes, d'en associer, de revenir sur la chronologie, de la transformer, de s'y mettre acteur principal ou en retrait, de référer à ses repères, à ses collectifs, à ses univers. Pouvoir aussi de ne pas dire, de dramatiser ou de dédramatiser, pouvoir sur les émotions de l'autre. Pouvoir encore du témoin qui raconte ou du journaliste qui peut donner sa perspective, sa vision. Pouvoir enfin de la subjectivité, reine du récit ... ».

Sans avoir d'objectif thérapeutique, sans entrer dans une démarche de pathologisation, ce travail d'historicisation dans le cadre d'une intervention de groupe n'est ni intrusif ni ingérant. Il offre l'espace du récit, mais ne le contraint pas. Les acteurs peuvent alors être des livres ouverts sur leur histoire, mais aussi sur l'Histoire. L'intervenant est en position de lecteur de ce livre qu'on lui offre : il a la possibilité de le contextualiser, de l'imager, de l'associer, de se l'approprier. Approfondir les déterminants macro-sociaux permet de saisir comment un même vécu de guerre, de violences, de torture, de fuite, de souffrance et d'exil contraint et influence les trajectoires d'insertion, les forces et les besoins des familles arrivant en pays d'accueil. Cette compréhension nouvelle de la souffrance de l'exil et des forces de l'insertion représente un élément moteur, tant pour le sujet de cette histoire que pour l'intervenant dans son acte social d'accompagnement.

3.3 Histoires de quartiers

Pourquoi ?

Plusieurs recherches-actions effectuées en Belgique (vidéo de l'histoire d'un quartier de Liège) ou en France (Fourvière à Lyon, par exemple) montrent l'importance pour certains quartiers défavorisés, exclus, marginalisés, de se réapproprier leur histoire en même temps que celle de leurs acteurs immigrants. Ces reconstitutions d'histoires locales permettent d'une part de recréer des liens intergénérationnels distendus, d'autre part de redonner une fierté et une dignité à des quartiers qui en ont été privés, finalement de donner aux immigrantes et immigrants l'opportunité de refaçonner leurs racines dans le terreau d'une histoire locale à laquelle ils ont participé de manière souvent invisible et disqualifiée [5]. Il s'agit aussi d'entrer dans une perspective interculturelle croisée avec le local au sens le plus riche du terme.

Comment ?

Dans certains cas, la mémoire familiale (Vatz Laaroussi, à paraître) est utilisée par des intervenants politiques et sociaux comme ancrage collectif de réparation d'une crise sociale de l'histoire locale voire d'une crise socio-économique liée à un secteur d'emploi. Ainsi les années 1980 ont vu fleurir les travaux sociologiques et les recherches-action visant à mobiliser les mémoires familiales dans des situations de crises sociales majeures comme la fermeture des mines dans le Nord de la France et en Belgique ou encore la fermeture des chantiers navals dans le Nord Ouest de la France. Ces mémoires familiales étaient alors aussi des histoires migratoires vécues par ces travailleurs qui ont investi ces régions au travers de leur emploi. Utilisant des supports variés mais de préférence médiatisés comme les vidéos ou les enregistrements radiophoniques, aussi les journaux et les livres, ces intervenants en faisant émerger les mémoires familiales de l'intimité où elles étaient cloisonnées, visent avant tout la reconnaissance des sujets qui y ont participé. On cherche aussi à mettre de l'avant les articulations entre le social et le familial, extrêmement présentes pour ces secteurs d'emploi, les familles

vivant au rythme et sur le territoire du travail. Les mémoires familiales et leur récit redonnent sens à un épisode qui prend fin et permettent aussi la projection vers l'avenir. Mais plus encore elles permettent de créer un patrimoine important pour le mouvement des travailleurs tout autant que pour les régions qu'ils avaient investies. Finalement le partage de ces mémoires familiales peut aussi permettre la recrudescence de la solidarité entre des familles que la fermeture de leur gagne pain avait le plus souvent isolées et exclues de manière solitaire.

Dans le même ordre d'idée certaines pratiques sociales et sociologiques visent aujourd'hui à réancrer les histoires familiales migrantes dans une histoire régionale et dans un territoire. Qu'on pense à des recherches-interventions de quartier comme celles menées dans le quartier multi-ethnique et fortement stigmatisé de la Duchère à Lyon [5] ou à d'autres interventions du même ordre dans des quartiers de France et de Belgique, il s'agit toujours de créer du tissu social à partir des histoires familiales et même de réparer les trous de ce tissu mis à mal par l'exclusion, la paupérisation ou encore l'isolement. Une autre expérience croisant histoires migrantes et région est actuellement à l'œuvre au Luxembourg où une association à but non-lucratif en lien avec plusieurs organismes régionaux (développement local et ruralité) vise à développer un projet de recherche-action intitulé *Moi migrant* [1]. À partir de récits de vie d'immigrants entrecroisés avec l'histoire locale elle-même racontée par des locaux, on développe l'histoire d'une région, on provoque des interactions et on développe la région elle-même. Là encore des supports variés sont utilisés : bulletin local, vidéo, exposition itinérante, théâtre forum dans les écoles. On prône un processus semblable de partage de l'histoire sur un même territoire par la mise en commun des mémoires familiales comme l'approche privilégiée pour l'insertion d'immigrants dans des régions dites homogènes du Québec [12, 13]. Là encore avec des médiums diversifiés dont le livre, la vidéo et les sites WEB, avec des acteurs eux-mêmes variés comme les jeunes, les élus locaux du développement économique ou municipal, les pères ou les grands frères, les experts, il s'agit de donner la parole à la mémoire familiale et ce faisant de lui ouvrir la porte sur le social. Finalement, c'est le travail de citoyenneté qui est ici visé au travers des appartenances à un quartier ou à une région.

Un autre type de réinscription dans l'histoire s'est effectué avec des jeunes de la deuxième génération d'immigrants d'un quartier défavorisé en Belgique. Un groupe de jeunes immigrants de diverses origines dont plusieurs Turcs a été formé sur le quartier et un projet de voyage en Turquie a été travaillé et construit avec les jeunes. Le voyage a permis aux jeunes Turcs de parler aux autres de l'histoire de leur famille et de leurs origines *in situ*. Chacun s'est senti interpellé dans ses propres liens entre pays d'origine et pays d'accueil et a pu en discuter au sein du groupe interculturel. Un film du voyage a été réalisé, illustrant les perceptions variées et croisées. Ce film a ensuite été diffusé dans le quartier et a fait l'objet de débats avec les parents de ces jeunes et avec les autres familles. Ici c'est en sortant du quartier, en refaisant

« le voyage initial » que l'histoire internationale s'est redessinée au travers du regard local, celui des jeunes du quartier.

Enfin on peut citer les jumelages entre deux villes de pays différents ou encore des pratiques de co-développement entre pays d'origine et pays d'accueil pour des groupes migrants [3]. Dans ces deux cas, c'est souvent au travers de l'expression des histoires locales relayées par des acteurs du jumelage et du co-développement, que se créent de nouveaux rapports sociaux internationaux voire des liens de réparation entre pays du Nord et du Sud, entre pays pauvres et pays riches. Ces histoires partagées par les acteurs sociaux et servant à l'instauration de nouvelles amitiés pourraient alors réparer des injustices sociales et historiques internationales en redonnant sens et consistance aux relations d'altérité.

4. L'histoire en intervention interculturelle : de nouveaux défis pour la formation en travail social

Mais comment les étudiants en travail social, façonnés par nos sociétés de « l'ici et maintenant », plus modernistes que post-modernes, sont-ils exposés à la prise en compte de l'histoire dans l'intervention en contexte interculturel ? Comment peuvent-ils l'intégrer à leurs savoirs et à quels défis se confronte ainsi la formation en travail social ?

Le premier défi est bien sûr de redonner place, légitimité et valeur à l'histoire dans une intervention et des sociétés qui se construisent de plus en plus dans une temporalité immédiate et ponctuelle, voire dans l'urgence. Il s'agit de réintroduire une dimension historique dans des formations centrées sur l'actualité et c'est une lourde charge. En effet, nos étudiants sont plutôt amenés à voir l'histoire de manière linéaire comme ils l'ont appris dans leurs livres du secondaire et en venant en travail social, ils croient bien en avoir fini avec cette dimension qui leur semble appartenir au passé, aux archives poussiéreuses, aux historiens, mais certainement pas aux acteurs du social. D'ailleurs les rares cours d'histoire que nous donnons (Histoire et évolution des services sociaux, par exemple) sont, d'une part, construits sur cette perspective positiviste et linéaire, d'autre part, souvent mal aimés de nos étudiants voire de nos professeurs ...

Pour relever ce défi, il est essentiel de transmettre une autre vision de l'histoire, inscrite dans un paradigme constructiviste et interactionniste et qui permet de faire le lien entre les histoires singulières et les histoires collectives voire l'Histoire. En formation, notre responsabilité est triple puisqu'il nous faut à la fois aider l'étudiant à saisir cette articulation dans son propre parcours, mais aussi l'insérer dans le parcours de la formation et dans le parcours des usagers eux-mêmes au travers de l'intervention. Une des voies pour y parvenir est certainement de dresser des liens entre l'histoire et la mémoire. En effet, si l'histoire a été sortie de nos sociétés, la mémoire y revient en force au travers des grands débats du moment [9] : mémoire des génocides, mémoire des guerres et de leurs atrocités, mémoire des diasporas, mémoire politique, mémoire-reconnaissance et mémoire-réparation, mémoire

familiale, enfin au travers des recherches généalogiques revenues à la mode. Réintroduire les concepts de mémoire et d'histoire dans nos formations et les travailler comme des éléments importants dans les pratiques du travail social représentent un pas important vers ce nouveau paradigme.

Par contre cette insertion dans nos programmes pose un second défi : celui de l'objectivité et de la vérité en travail social. Et là encore il y a un fossé entre les modèles fonctionnalistes et positivistes, objectivants et les perspectives relativistes et constructivistes, centrées sur la subjectivité et le sens donné par les acteurs à leur histoire. À défaut de construire un pont, rendons visibles les deux rives du fossé et permettons à nos étudiants de prendre conscience de leur propre position en travail social. Le travail avec l'histoire et la mémoire en situation interculturelle les oblige tout comme nous, leurs professeurs, à identifier leurs positions et à réfléchir aux manières d'entrer dans une perspective dialectique, fondatrice selon nous en travail social. De manière très concrète, nous devons construire des situations de formation dans lesquelles l'étudiant doit se questionner autour des points suivants : Comment tenir compte de l'histoire telle que vue et racontée par les autres ? Comment, à partir de récits subjectifs, accompagner et construire une histoire commune pour un projet commun ? Comment reconnaître la subjectivité et agir en toute objectivité ? Comment travailler avec le sens plutôt qu'avec le contenu ou le contenant ?

Ces questions renvoient aussi à des points fondateurs dans le champ du travail social où l'on a trop souvent occulté les forces et potentiels, au cœur même de sa spécificité, pour se centrer sur les problèmes, les difficultés et les facteurs de risque. Revenir au sens permet de penser résilience et processus autrement que résultat et résolution de problème. Par ailleurs ces questions sont aussi centrales sur le plan éthique en travail social. Si le débat éthique se situe sur le plan des valeurs et de leur hiérarchisation qui oriente l'action, une réflexion sur l'histoire singulière versus l'histoire collective et leur appropriation par les sujets s'avère indispensable pour un processus d'intervention sociale éthique et centré sur les acteurs.

Une des modalités proposée pour travailler avec l'histoire et utilisée déjà dans d'autres domaines de formation comme l'éducation [2] est de demander à l'étudiant de s'engager dans sa formation en racontant sa propre histoire. Plusieurs enseignants-chercheurs dans le domaine interculturel le font aussi mais en insistant sur les récits de voyage, de mobilité, de migrations dans lesquels les étudiants ont eu à vivre des différences voire des chocs culturels et à développer des stratégies d'adaptation mais aussi des compétences interculturelles. Ces travaux s'avèrent fort importants pour exposer les étudiants à la force de l'histoire dans le champ interculturel. Mais cela implique aussi que les enseignants s'engagent au travers de leur propre histoire dans la formation qu'ils donnent, qu'ils en deviennent des acteurs historicisés et positionnés au même titre que leurs étudiants et leurs usagers ... C'est là aussi toute une histoire !

C'est ainsi que l'histoire en intervention interculturelle permet de questionner la place du chercheur en sciences sociales : acteur, témoin, engagé, écrivain

de l'histoire des autres et leur donnant la parole par sa plume, accompagnateur et acteur de l'histoire en reconstitution mais aussi intervenant du Social. Et c'est ainsi aussi que ce questionnement arrive au travailleur social pour l'aider à redéfinir sa place au croisement des histoires, des espaces et des cultures : à la fois accompagnateur, catalyseur et réceptacle de ces histoires mais aussi acteur de l'Histoire tout autant que chercheur du social.

Bibliographie

- [1] Dalloze, J. (2006). *De moi migrant à RIDI : Une recherche-action en milieu rural et semi-rural frontalier Lorraine française – Grand Duché de Luxembourg - Luxembourg Belge*. Sherbrooke : Collection Études de cas, Observatoire de l'immigration dans les zones à faible densité d'immigrants.
- [2] Delory Momberger, C. (2002). *L'écho et le silence dans le labyrinthe généalogique, Histoires familiales, Identité, Citoyenneté*. Éditions L'Interdisciplinaire (sous la direction de Mohamed Lahlou).
- [3] Gatugu, J., Manço, A., & Amoranitis, S. (2001). *Valorisation et transfert des compétences : L'intégration des migrants au service du co-développement. Le cas des Africains de Wallonie*. Paris : L'Harmattan.
- [4] Helly, D., Vatz Laaroussi, M. & Rachédi, L. (2001). *Transmission culturelle aux enfants par de jeunes couples immigrants*. Immigration et Métropoles.
- [5] Lahlou, M. (2002). *Histoires familiales Identité Citoyenneté*. Lyon : L'interdisciplinaire.
- [6] Legault, G. (2000). *L'intervention interculturelle*. Montréal : Gaétan Morin, Montréal.
- [7] Maffesoli, M. (2004). *Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes*. Éditions la Table ronde.
- [8] Rachédi, L., & Vatz Laaroussi, M. (2004). Favoriser la résilience des familles immigrantes par l'empowerment et l'accompagnement. *Intervention, 120*.
- [9] Saïdi, H. (2006). *Discriminations et mémoires, quelles histoires ?* Roubaix : Geai Bleu Éditions.
- [10] Vatz Laaroussi, M. (2001). *Le familial au coeur de l'immigration: stratégies de citoyenneté des familles immigrantes au Québec et en France*. Paris : L'Harmattan.
- [11] Vatz Laaroussi, M. (2004). Des familles citoyennes: le cas des familles immigrantes au Québec. *Nouvelles Pratiques Sociales, 16(1)*, 148-165.
- [12] Vatz Laaroussi, M. (2004). L'histoire des familles immigrantes: un enjeu pour l'intervention sociale et la formation dans les régions du Québec. *Les cahiers de la recherche en éducation 7(3)*.
- [13] Vatz Laaroussi, M. (2007), « L'espace de la recherche sociale interculturelle comme échange de savoirs et d'expériences », *Les approches interculturelles et interlangagières entre savoirs issus de la recherche et savoirs d'expérience : une interculturalité nécessaire ?* Paris : L'Harmattan.
- [14] Vatz Laaroussi, M., & Rachédi, L. (2002). *Familles immigrées des guerres en Estrie*. Sherbrooke : Université de Sherbrooke et rencontre Interculturelle des Familles de l'Estrie (RIFE).
- [15] Vatz Laaroussi, M., & Rachédi, L. (2007). Les migrants de la mémoire et de l'histoire : des témoins de la culture arabo-musulmane. *Insaniyat- Revue Algérienne d'Anthropologie et de Sciences Sociales*.
- [16] Vatz Laaroussi, M., Rachédi, L., Kanouté, F. & Duchesne, K. (2005), *Favoriser les collaborations familles immigrantes-écoles – Soutenir la réussite scolaire. Guide d'accompagnement*. Sherbrooke : Éditions de l'Université de Sherbrooke.

- [17] Vatz Laaroussi, M., Rachédi, L., & Pépin, L. (2002) *Accompagner des familles immigrantes. Guide d'accompagnement*. Sherbrooke : Éditions de l'Université de Sherbrooke.

